

Le succès d'un concert

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 11

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220170>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

quatre heures.

Alors il se tut.

Reprenant le petit volume relié en bleu, il le glissa dans sa sacoche, prit ses brochures de propagande et s'éloigna.

Cependant, il n'avait pas fait vingt pas que je le vis se retourner pour me crier :

— Où dois-je prendre le chemin qui conduit à l'Abergement ?

Je lui donnai les indications nécessaires et revins vers mes vaches. »

Ayant achevé son récit, François-Jacques vida son verre et ajouta :

— Hein, croyez-vous ça, en voilà un drôle de gaillard ! Il voulait me montrer le « chemin du ciel » et il ne savait pas même aller tout seul à l'Abergement !

Jean des Sapins.

Propos de table. — Alexandre Dumas fils dînait à Marseille chez le docteur Gistal, une des célébrités médicales du pays.

— Mon cher ami, lui dit l'amphitryon en passant au salon pour prendre le café, on dit que vous improvisez comme un ange ; honorez donc, s'il vous plaît, mon album d'un quatrain de votre façon.

— Volontiers, répond le poète.

Et, tirant un crayon, il écrivit sous les yeux de son hôte qui le suit du regard :

Depuis que le docteur Gistal
Soigne des familles entières
On a démoli l'hôpital...

— Flateur ! dit le docteur en l'interrompant.

Mais Dumas fils ajouta :

Et l'on a fait deux cimetières.

Un distrait. — M. Laborde était fort distrait. Il assistait à la messe de mariage d'une de ses nièces et, comme, la cérémonie terminée, on se mettait en mouvement pour sortir de l'église, il s'adressa à l'un des assistants et lui demanda :

— Allez-vous jusqu'au cimetière ?



LE CAPITAINE RENAUD

De temps en temps, à un signal convenu, le père ou la sœur venaient le voir. C'est à une de ces entrevues que nous avons assisté ; il y avait deux mois que le jeune homme menait cette existence prosaïque et errante. Ainsi livré au hasard, il avait couru quelques dangers. Dans l'un d'eux, plus grave que les autres, il était tombé en Savoie aux mains de mauvaises gens, le capitaine Renaud l'avait sauvé. Telle avait été l'origine, entre ces deux hommes, de relations que de nouveaux services rendus mutuellement avaient peu à peu transformées en intimité.

Marc, avant que les événements ne le missent en rapport avec lui, connaissait de réputation le capitaine Renaud. C'était sur ce nom qu'on mettait d'ordinaire tous les méfaits dont les auteurs restaient inconnus. Mais, s'il avait d'abord montré quelque circonspection dans sa liaison avec sa nouvelle connaissance, il n'avait pas tardé à s'en départir, ayant pu juger qu'il y avait beaucoup à rabattre, peut-être tout, dans ce qu'on racontait.

En effet, vivant le plus souvent dans une vieille maison isolée de la côte de Savoie, le capitaine avait bien accointance avec des individus ou des bandes que Marc ne connaissait pas, il faisait bien de temps en temps des absences inexplicables et mystérieuses, mais, au retour, jamais de butin. Marc ne l'avait vu s'interposer ou sortir de ses allures de blaireau dans son terrier, que pour défendre et soutenir quelqu'un molesté ou en péril, ou pour secourir quelque malheureux de sa bourse.

Marianne avait raconté à son père les événements de la nuit. En entendant le nom du capitaine et son intervention, le vieux Samuel avait presque levé les bras au ciel.

— Je pensais bien qu'avec une pareille vie, le garçon serait bientôt en relation avec ces maudits. Il faut que ça finisse, Marc y perdrait son âme et sa réputation. Je vais faire encore un effort, fût-ce à Lausanne, et, quand le garçon en serait quitte pour quel temps de prison et moi pour deux ou trois cents écus, j'aime mieux cela. Nous tâcherons d'être tranquilles après.

Et de fait, dans la matinée, le vieux se rendit chez le major Davel, chef militaire du pays, avec lequel il était en bons rapports de voisinage. Celui-ci était parti

pour Lausanne et ne devait rentrer que le lendemain. Samuel se décida à aller le rejoindre.

Après le repas du milieu du jour, il partit donc pour la capitale, recommandant bien à Marianne de ne pas s'inquiéter s'il ne revenait que le lendemain, ces hauts Messieurs étant fort difficiles à joindre pour le pauvre monde.

Restée seule au logis, Marianne y vaqua à ses occupations ordinaires. Elle se sentait dans l'esprit un certain vague, dont, en sa qualité de fille pratique et ayant de bonne heure appris la vie, elle n'avait pas l'habitude. Plusieurs fois elle se demanda : mais que va-t-il donc m'arriver ? Elle s'attendait, sans savoir pourquoi, à des choses extraordinaires et, ce qui l'étonnait le plus, n'en éprouvait aucune terreur.

Elle se sentait une espérance dans la vie et une confiance dans l'avenir qui lui venaient pour ainsi dire d'instinct. Plusieurs fois dans l'après-midi, elle se surprit à fredonner et, pour un peu, elle aurait gazouillé comme un oiseau.

Le soir arriva ; elle eut alors mieux l'impression de sa solitude et de la réalité de sa situation. Par un étrange contraste elle se prit alors à avoir envie de pleurer. Elle se décida à aller veiller chez quelque voisine pour passer le temps et changer ses idées. Comme elle allumait sa lanterne, on frappa à la porte — le chien, chose étrange, n'avait pas aboyé. — Serait-ce le père, se dit-elle, en allant ouvrir.

Quelle fut sa surprise en apercevant, à travers le guichet, la figure de Marc qui semblait trépanner d'impatience qu'on lui ouvrît et tout haletant. Elle tourna rapidement la clef. Marc poussa de lui-même la porte, et, sans la refermer :

— Pas un instant à perdre, dit-il. Un gros danger menace la Belle-Roche. Les « mauvais garçons » qui étaient hier soir derrière nous, doivent attaquer cette nuit pour y faire pillage ; je monte avertir là-haut et leur amener du secours. Préviens le monde ici pour qu'on s'y porte également. Adieu.

Et sans en dire davantage, Marc embrassa fiévreusement sa sœur et disparut dans l'obscurité à grandes enjambées. Il courut ainsi jusqu'à la sortie de la ville. Là, la pente commençant, force lui fut de ralentir le pas. Il regardait constamment dans la direction de la ferme menacée, et, bien qu'il commençât à se faire tard, il n'y voyait aucune lumière ni aucun bruit inusité. Il comptait donc arriver à temps. Comme il en approchait, le cri du courlis l'arrêta. C'était le signal accoutumé entre lui et Renaud. Ce ne pouvait être que ce dernier qui le prévenait à sa façon qu'il y avait du nouveau. En effet, leur rendez-vous était à la ferme et pourtant le cri venait d'un bouquet de bois à droite et un peu au-dessous de la maison. Obliquant donc de ce côté, Marc se dirigea, en répétant le signal, vers le point d'où il partait. En quelques minutes il l'eut atteint et y trouva son compagnon qui lui dit :

— Nous sommes arrivés trop tard, ces maudits sont déjà dans la maison ; mais ils ne perdront rien pour attendre. As-tu prévenu là-bas ?

Sur sa réponse affirmative, le capitaine se prépara aussitôt à se porter en avant. Quelques hommes qu'il avait avec lui, ramassèrent leurs armes et se disposèrent à le suivre. Marc, bouillant d'inquiétude, se mit également une forte épée au côté, prit sur son épaule un mousquet et précéda la troupe.

Rien de fâcheux n'est encore arrivé, lui expliqua le capitaine en avançant ; les hommes ont été un peu bousculés, les femmes sont enfermées en haut. J'ai tout vu moi-même, et quand je suis redescendu pour t'attendre, les bandits s'occupaient seulement à fourrager partout et à boucher les fenêtres pour ne pas donner l'éveil. Tout à l'heure cela pourrait aller plus mal pour tout ce pauvre monde, mais nous serons là. J'aurais attaqué plutôt, mais il fallait te prévenir pour t'empêcher d'aller tomber dans ce guépier. Je n'ai plus entendu bouger là-dedans. Aucun tumulte, aucun cri, c'est donc qu'il n'y a pas encore eu de violences sur les personnes.

Comme pour lui donner un démenti, peut-être aussi parce qu'ils étaient assez près pour mieux entendre, des cris plaintifs, comme ceux qu'arrachent la douleur, partirent de la Belle-Roche. Marc et ses compagnons se précipitèrent, firent, en un clin d'œil, le tour des bâtiments, et trouvèrent un endroit où s'introduire dans l'enceinte en se faisant la courte échelle. Ils arrivèrent dans la cour, les cris avaient augmenté ; c'était évidemment un homme que l'on faisait souffrir. Des éclats de voix grossiers se mêlaient à ces lamentations :

— Nous diras-tu où est ton argent, gredin ! puis on entendait rire, crier, et, au milieu de tout cela, des coups sourds.

Impossible de rien voir, tout étant fermé. Cependant la porte de la cuisine, grande pièce d'entrée où se passait la scène, n'était pas barrée. Renaud s'en assura en appuyant légèrement sur le pêne. Alors se retournant vers ses compagnons, il leur dit d'une voix brève :

— Nous sommes cinq, ils sont une quinzaine, mais je compte bien qu'il y en aura quelques-uns à la cave.

Il ne s'agit donc pas de manquer nos coups. En avant, et chacun le sien d'un coup de mousqueton. Nous maintiendrons bien le reste en attendant l'arrivée du secours de Cully. Surtout, main basse sur leurs armes à feu, s'ils en ont ; nous n'aurons pas le temps de recharger les nôtres.

Cela dit, tournant sans bruit le pêne, il le dégagea de la gâche et poussa doucement la porte de quelques lignes.

— Y êtes-vous, dit-il, en avant ! Puis, d'un violent coup de pied, il envoya la porte en dedans. Elle heurta et fit tomber l'un des bandits qui se tenait derrière et nos cinq compagnons se précipitèrent à l'intérieur.

(A suivre).

G. Roux.

Le succès d'un concert. — Liszt et Rubini annoncèrent un jour leur concert dans une grande ville de France. L'heure venue, ils furent assez désagréablement surpris de ne trouver que cinquante personnes dans la salle. Rubini, bien que mécontent, chanta comme un ange, et Liszt témoigna sur le piano de son admirable virtuosité. Voyant cependant que l'assemblée était peu enthousiaste :

— Messieurs, dit-il, et Madame (il n'y en avait qu'une), il me semble que vous avez assez entendu de musique : oserai-je maintenant vous prier de vouloir bien venir souper avec nous.

Un moment d'hésitation régna parmi les assistants, mais comme la proposition ainsi faite était engageante, ils n'eurent pas le courage de la décliner. Le souper coûta à Liszt 1200 francs.

Les deux artistes ne renouvelèrent pas l'expérience. Ils eurent tort. Au second concert, nul doute que la foule n'eût accouru... dans l'espoir du souper.

Théâtre Lumen. — Pour son programme de cette semaine, la direction du Théâtre Lumen s'est assurée le dernier chef-d'œuvre interprété par le séduisant Rudolph Valentino : *L'Aigle*, merveilleux film dramatique en six parties, d'après le roman d'Alexandre Pouchkine. Le complément de ce programme est un excellent documentaire *La Syrie*. Tous les jours, matinées à 3 heures, soirée à 8 h. 30 et dimanche 14, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Royal Biograph. — Devant les nombreuses demandes qui lui sont parvenues et afin de donner satisfaction au public, la direction du Royal Biograph s'est assurée, pour la semaine du 12 au 18 mars, irrévocablement dernière semaine, la dernière création de Charlie Chaplin : *La Fièvre d'Or*, qui est à ce jour la meilleure création du célèbre et sentimental Charlie Chaplin. Malgré l'importance du programme, prix ordinaire des places. Tous les jours matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 14, deux matinées à 2 h. 30 et à 4 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édité.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modérés.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE

COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

PHOTOS

Une belle photo est signée

MESSAZ & GARRAUX

14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.23

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense

Achat d'anciens suisses 1850-54

Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY

Grand-Chêne, 1 Lausanne